

Zbigniew Naliwajek

Alain-Fournier entre la lettre et le roman

Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica 1, 167-172

2000

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Zbigniew Naliwajek

Universités de Varsovie et de Łódź

ALAIN-FOURNIER ENTRE LA LETTRE ET LE ROMAN

L'auteur du *Grand Meaulnes* a été, lui aussi, comme tant d'autres écrivains, l'homme de correspondances. Durant sa courte vie de 28 ans, il a écrit plus de cinq cents lettres: presque deux cents lettres à Jacques Rivière, plus de cent lettres à sa famille, une cinquantaine de lettres à l'actrice Simone, quelque deux cents lettres à René Bichet, à Charles Péguy, à André Lhote, à d'autres encore. La correspondance avec Jacques Rivière, publiée déjà en 1926–1927 en quatre volumes chez Gallimard, est actuellement disponible, depuis 1991, dans une nouvelle édition, entièrement revue et complétée, en deux gros volumes de mille quatre cents pages, toujours chez le même éditeur.

La valeur de cette édition, confectionnée par les soins d'Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn, réside principalement en appareil critique constitué d'annexes, de notices et d'index qui s'étalent sur plus de cent cinquante pages. Mais elle est aussi dotée d'une importante préface. Pierre de Gaulmyn propose de relire la correspondance de Jacques Rivière et Alain-Fournier «comme une *œuvre* et pas seulement comme un document». Il a parfaitement raison d'insister sur ce mot d'*œuvre*, car en effet, tout en évoquant l'histoire d'une amitié, tout en formant le document d'une époque et le journal d'une création, la correspondance Rivière-Fournier, résultat d'un «pacte épistolaire», devient peu à peu un double «roman de formation», car elle «compose l'histoire d'une vie double, très exactement l'histoire du croisement de leurs deux apprentissages, au sens d'un «roman d'apprentissage». Sous nos yeux s'accomplit la maturation de leur talent, mais aussi de l'ensemble de leur vie, pendant la période qui est précisément celle de tous

les romans d'apprentissage, ces sept années qui vont de dix-huit à vingt-cinq ans, où le destin d'une existence bascule définitivement»¹.

La publication des lettres échangées entre Rivière et Alain-Fournier a été saluée, à l'époque, comme un événement littéraire. François Mauriac, par exemple, dans sa lettre adressée à Isabelle Rivière, a trouvé ces mots pour en parler:

J'ai lu cette Correspondance dans les sentiments de la plus tendre admiration. Je m'y suis retrouvé d'ailleurs, tel que j'étais alors. Que de fois j'ai dû croiser Jacques sur ces trottoirs où je souffrais, où je mourais de solitude et d'abandon intellectuel! Quel malheur qu'il m'ait fallu attendre les dernières années de sa vie pour le connaître! A son contact j'aurais gagné dix ans de tâtonnements, de recherches...

De même votre frère [...] je me suis formé lentement et tard et je n'étais pas digne d'eux à cette époque. C'est maintenant que nous nous serions compris, aimés. [...] croyez-vous qu'il existe encore des jeunes gens de cette race? De pareilles lettres s'échangent-elles encore? [...] Je lis et relis la lettre de votre frère tome II p. 257. Quelle beauté!²

Mauriac évoque ici la longue lettre d'Alain-Fournier du 11 octobre 1906³. C'est un jeune homme de vingt ans qui l'écrit; il la commence un jeudi soir, la reprend ensuite samedi et lundi soir et la termine probablement mardi – la lettre s'écrit donc durant toute une semaine, elle s'étale sur vingt-trois pages de l'ancienne édition et sur dix-huit pages de la nouvelle. Détectons la beauté de cette lettre. A la tristesse de Jacques, à sa misère, à sa souffrance exprimée dans une lettre du 7 octobre, Alain-Fournier répond aussitôt:

Mon cher ami,

Ce soir. Cinq heures. Ma lampe allumée dans ma chambre étroite déjà obscure, je me décide à t'écrire.

Ici, un vers de Laforgue de *Solo de lune*, quelque peu altéré, sert d'une espèce d'introduction poétique à ce qui va suivre:

Et maintenant, belle âme, ah! récapitulons!

J'ai souffert, je souffre.

La lettre prend de l'ampleur, elle se construit sur un rythme répétitif et une rhétorique respiratoire, avec le retour anaphorique du mot qui dit la souffrance:

¹ J. Rivière, Alain-Fournier, *Correspondance. 1904-1914*, nouvelle édition entièrement revue et complétée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn, t. 1, Gallimard, 1991, p. 9–20. Dans les notes qui suivent, cette édition est signalée par le sigle C.

² F. Mauriac, lettre du 1^{er} décembre 1926 à Isabelle Rivière, dans: «Correspondance François Mauriac – Jacques et Isabelle Rivière», *Bulletin de l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, 47/48, 1988, p. 76.

³ C., I, p. 523 sv.

Je souffre de la solitude, comme toi, mon frère [...]

Je souffre de la ville [...]

J'ai souffert de ma pauvreté [...]

J'ai souffert de n'être pas plus libre qu'avant [...]

J'ai souffert de ma pitié [...].

Après ces débuts de paragraphes, viennent des explications. Pourquoi donc ce «je souffre de la ville»? Car

habiter la ville, ce n'est pas comme y passer, pour y voir ce qu'on aime, c'est se condamner à ne plus connaître de l'hiver que le froid, de l'été que la sueur, de l'automne que l'allumage plus tôt des becs de gaz... Et je sais bien qu'au fond j'aime ça, parce que c'est de l'artificiel qui a une vie, de l'artificiel qui s'est mis à vivre obscurément, difficilement, avec des gestes mécaniques, d'abord, puis infiniment complexes – ou plutôt parce qu'il y a une vie entre les mouvements de cette mécanique, – difficile, obscure, galeuse, comme de l'herbe entre les rails, comme du cœur de la prostituée fardée et éhontée. Mais quelle douleur! quelle douleur!

Il aurait voulu raconter dans ses lettres des moments beaux et nouveaux qu'il avait désirés ou dont il se souvenait, mais il ne peut pas les raconter d'abord «à cause des longs préambules qu'il [lui] faudrait pour décrire les moments anciens, et de tout l'art calculé [qu'il] déploierait pour évoquer la beauté de l'Heure Nouvelle. C'est impossible, sans pompiérisme, dans une lettre. C'est bon pour un livre».

On le voit: ce qui est possible dans une lettre, ne l'est plus dans un roman. Dans ce dernier, on peut mettre des «préambules» et «tout l'art calculé». La lettre, elle, ne se calcule pas, elle s'écrit. On comprend donc cet aveu de Fournier:

Par moments, je considère mes lettres comme de lourdes fautes et un peu des crimes. Je devrais raconter, travailler sur des brouillons, mes rencontres avec des paysans dont je dirais les noms et le temps qu'il faisait – pas essayer de raisonner sur ces rencontres; je devrais raconter mes pitiés et les choses sur lesquelles j'ai eu envie de pleurer, pas essayer de discourir là-dessus.

Peut-on, en effet, dire dans une lettre ce qu'on aimerait dire? «Il y a bien longtemps que je t'écris et je n'ai pas encore dit ce que je voudrais dire». Et dans une autre lettre, du 9 novembre, il se trouve, et nous aussi, devant le même problème: «Il est deux heures. Je t'écris depuis midi. Pardonne-moi de t'écrire aussi mal et négligemment». Et tout de suite après, il fait un effort, un effort littéraire, une écriture «calculée» apparaît:

Un cheval entre dans la petite cour de la papeterie. C'est l'après-midi de novembre qui commence, froidement, et va se continuer longuement, obscurément, pendant que les serins chantent dans une cage.

Peut-être Catherine Martin fait-elle sortir les moutons de l'étable, et passe-t-elle sur la route gelée où l'on casse du caillou, et d'où l'on entend les toucheurs de bœufs. Toute la soirée, dans un pré, tricoter derrière une haie où il n'y a plus d'oiseaux, mais où les premières gelées ont molli les prunelles⁴.

Nous sommes là devant une écriture qui s'élabore, plus encore: devant le mécanisme de la pensée qui sait profiter des souvenirs et de ses rencontres avec le réel. Tout en méditant sur son roman futur, il parle, par exemple, des apparitions de jeunes filles. Ces apparitions préraphaélites ou mallarméennes, ou autres, viennent pourtant toutes directement de la réalité. Entre la poésie et la réalité, Fournier essaie de donner corps à ce qui reste difficile à saisir et à dire. La femme, pour lui, il le dit dans ses lettres, n'est pas «idéale», elle représente et symbolise la vie⁵.

Les lettres d'Alain-Fournier contiennent aussi de nombreuses discussions sur la technique romanesque. A travers elles, on mesure l'évolution des idées esthétiques du jeune écrivain, on constate aussi l'existence de certains credos qui ne changeront pas. Les notions de simplicité, par exemple, celles d'enfance, de rêverie ou de vision possèdent leurs propres définitions – rêverie signifie la mémoire, vision est à la fois l'image, le souvenir, l'impression première. Il médite longuement sur les romanciers et les poètes et, à un moment donné, il commence à rédiger, comme il les appelle, ses «phrases» à lui. Il les met d'abord dans les lettres adressées à ses parents, puis dans celles qui seront envoyées à Rivière. Dans ces «phrases», on devine déjà le style d'Alain-Fournier, avec sa pulsation propre, avec ses images qu'on retrouvera plus tard dans son roman. Dans ces notations, il préfère «être incorrect, confus, bizarre, plutôt que d'essayer d'exprimer une impression personnelle d'une façon impersonnelle»⁶. Ces «impressions personnelles», nous les trouvons partout dans sa correspondance qui est un grand champ d'exercices stylistiques. Car, en écrivant ses lettres, il pense constamment à son livre et il sait que son style, «sans devenir abstrait, se satisfait d'une seule image pourvu qu'elle puisse enfermer un monde pour les âmes profondes [...] et d'un seul mot pourvu qu'il affirme»⁷. Sa recherche du style, ses exercices de style passent par les lettres et les poèmes en prose. *Le Miracle des trois dames de village*, de janvier 1910, reprend une image notée pendant son séjour à Londres en 1905 et utilisée dans une lettre à Rivière du 21 mars 1906! La lettre:

⁴ C., I, p. 556.

⁵ Alain-Fournier, *Lettres à sa famille*, Fayard, 1986, p. 211 (lettre à Isabelle du 7 février 1906).

⁶ C., I, p. 381, lettre du 21 avril 1906.

⁷ C., II, p. 305, lettre du 2 juin 1909.

Je pensais à deux jeunes mariés de campagne qui reviennent de voir leurs parents au bourg, et s'en retournent au hameau par la traverse, le mari faisant sauter les flaques d'eau à sa femme, la nuit tombant⁸.

Le Miracle:

Pour les deux autres, Madame Defrance et Madame Meillant, la vie semble s'être arrêtée à l'époque des fiançailles, des premières promenades avec leurs maris, qui les emmenaient alors en voiture dans leurs tournées de marchands à travers les villages, – ou bien, le soir, à pied par les chemins, les aidaient à sauter les flaques d'eau... Les pauvres dames sont en visite, et toute misère est oubliée. Il ne reste plus que, par moments, ce poids sur le cœur⁹.

Dans *Le Grand Meaulnes*, toute cette thématique-imagerie trouvera son prolongement que l'on sait dans une langue que l'écrivain veut d'une «simplicité effrayante» et dans un style de saint Mathieu, ou du Christ¹⁰.

En lisant la correspondance d'Alain-Fournier, qui est à la fois «un regard sur les livres, la peinture et la musique d'une époque, un document d'histoire littéraire et artistique, un recueil d'images de la vie quotidienne, et un lieu privilégié pour la gestation du *Grand Meaulnes*»¹¹, en lisant ce roman par lettres, nous nous trouvons devant une réalité romanesque qui repose principalement sur la qualité de l'écriture qui se cherche. «Cette correspondance, lisons-nous dans la préface, n'est évidemment pas coupée du réel contingent et multiforme comme l'est un roman. Elle ne crée pas un univers entièrement autonome. Elle a des parties de document brut, des fragments de témoignages à verser dans différents dossiers. Mais dans son corps principal, peu à peu elle organise un univers dans lequel on s'aperçoit soudain qu'on est entré, qu'on s'émeut, qu'on attend la suite»¹².

Et finalement, grâce à la correspondance, le jour où «l'aisance de l'écriture» est enfin venue, Alain-Fournier commence à écrire *Le Grand Meaulnes*: «Je me suis mis à écrire simplement, comme une de mes lettres, par petits paragraphes serrés et voluptueux, une histoire assez simple qui pourrait être la mienne»¹³.

⁸ C., I, p. 331, lettre du 21 mars.

⁹ Alain-Fournier, «Le Miracle des trois dames de village», dans *Le Grand Meaulnes. Miracles*, précédé de *Alain-Fournier*, par Jacques Rivière. Texte établi et annoté par Alain Rivière et Françoise Touzan. Présentation et bibliographie de Daniel Leuwers, Garnier, 1986, p. 120.

¹⁰ C., II, p. 358, lettre du 4 avril 1910.

¹¹ C., I, p. 11.

¹² *Ibidem*, p. 15.

¹³ C., II, p. 406, lettre du 20 septembre 1910.

*Zbigniew Naliwajek***ALAIN-FOURNIER MIĘDZY LISTEM A POWIEŚCIĄ**

Autor *Mojego przyjaciela Meaulnesa* napisał w swoim krótkim życiu ponad 500 listów. Jego korespondencja z Jacques'em Rivière jest nie tylko dokumentem epoki, lecz także powieścią o dorastaniu i swoistym laboratorium literackim. Powieść powstaje równolegle z korespondencją, jest pisana jak listy i przedstawia wydarzenia, które mogłyby stanowić kanwę życia samego Alain-Fourniera.